

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 15 (1987)

DOI: 10.11588/fr.1987.0.53261

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Comme le fait remarquer R. WILD dans une sorte de postface sceptique, l'interdisciplinarité a posé des problèmes aux colloquants. Certes, ces spécialistes de l'histoire, de la philosophie, de la pédagogie, de la théologie, des littératures française et allemande, de l'art et de la musique étaient tous historiens, les méthodes et les perspectives étaient cependant aussi différentes que les sujets, si bien qu'au lieu d'un dialogue interdisciplinaire, il y a apparemment eu juxtaposition d'exposés, souvent fort intéressants, mais faits dans l'optique du spécialiste. De ce fait, les discussions semblent être restées limitées et n'avoir apporté que quelques informations de détail supplémentaires, du moins à en juger par les résumés.

Naturellement un colloque ne peut pas avoir la prétention de présenter l'ensemble des aspects qui, à un titre ou à un autre, ont déterminé l'orientation des lumières françaises et de l'Aufklärung; il est toujours aussi le résultat d'options individuelles et du hasard, mais l'introduction aurait pu rappeler que, outre un bilan politique des relations franco-allemandes, il manquait une étude comparative des sociétés française et allemande et de leurs relations avec le livre et les différents arts, et ceci malgré quelques aperçus sociologiques donnés par W. SCHNEIDERS, R. MEYER et J. VOSS. Et, si les analogies entre les deux mouvements ont été sousestimées, pour bien marquer les différences il aurait peut-être fallu rappeler le rôle respectif de l'aristocratie, des femmes, présentes dans les salons, mais absentes de la discussion philosophique Outre-Rhin, celui des Académies, dans les provinces françaises composées de notables, de savants en Allemagne, celui des sociétés secrètes et des cabinets de lecture, etc.; on regrettera également que parfois l'éclairage ait été uniquement braqué sur l'Allemagne, car bien des aspects correspondants de la France restent ainsi dans l'ombre. Néanmoins, malgré les lacunes et le fait que les contributions sont de valeur inégale, le recueil est indispensable à quiconque s'intéresse aux relations franco-allemandes au siècle des lumières.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Hans Jürgen LÜSEBRINK, Janos RIESZ (Hg.), *Feindbild und Faszination. Vermittlerfiguren und Wahrnehmungsprozesse in den deutsch-französischen Kulturbeziehungen (1789–1983)*, Frankfurt (Moritz Diesterweg) 1984, 164 p. (Schule und Forschung. Schriftenreihe für Studium und Praxis).

Les onze contributions du Colloque de Bayreuth de mai 1983 offrent une grande diversité en ce qui concerne la méthode, les aspects et les exemples historiques évoqués, d'autant plus qu'elles traitent aussi bien de l'Allemagne que de la France. A en croire le titre de l'ouvrage, l'éventail va de «la fascination» au «rejet de l'autre», mais ce titre ne correspond que partiellement aux faits; c'est pourquoi le sous-titre rectifie le tir; malgré quelques tentatives de généralisation, et pas seulement dans l'introduction, il ne s'agit pas à proprement parler d'études imagologiques; même la rapide synthèse sur les images historiques de la France transmises par les livres scolaires allemands (D. TIEMANN) s'arrête plus sur la place accordée aux événements marquants et aux princes qu'elle n'analyse leur image. Et malheureusement les autres médias n'ont pas été évoqués. Au cours de l'ouvrage, on peut cependant glaner bien des images que Français et Allemands se sont renvoyés entre 1789 et 1983.

G. LOTTES remarque avec raison que la Révolution française constitue un tournant dans l'image de la France et il le montre grâce aux jugements de quelques écrivains allemands; mais si Starck, Gentz, Rehberg et Stahl rejettent la France en même temps que la Révolution, c'est qu'ils représentent le courant conservateur. Or, il ne faut pas oublier que parallèlement les libéraux et les démocrates, certes minoritaires, la considéraient comme le pays de la liberté. Ainsi, comme au XVIII<sup>ème</sup> siècle, l'image de la France était encore double; tout au plus l'ancien clivage, social (la noblesse jugeant positivement ce que rejetait la bourgeoisie moralisante), avait-il fait place à un clivage politique, qui, lui, restera valable pendant une bonne partie du

XIX<sup>ème</sup> siècle. L'autre exemple, qui montre que l'image est tributaire de l'idéologie politique, est fourni par G. R. KAISER pour l'Allemagne après 1870. Chauvins, du Bois-Reymond, F. Th. Vischer, W. Menzel, Treitschke et même D. Strauß se laissent entraîner à dénoncer avec force métaphores animalières et stéréotypes éculés la décomposition morale et la barbarie de la France et à justifier la guerre et la mission salvatrice de l'Allemagne par sa supériorité culturelle et morale. Inévitablement, le nationalisme, qu'il soit allemand, comme dans ces deux exemples, français ou autre, ressuscite ainsi le couple manichéen des autostéréotypes positifs et des hétérostéréotypes négatifs. Ce qui est navrant, c'est de voir que même de savants historiens, qui auraient dû être conscients de la relativité des valeurs nationales, se servaient de leur autorité scientifique pour légitimer des stéréotypes outranciers. Mais si l'on doit essayer de corriger cette myopie nationaliste en confrontant les préjugés nationaux avec la réalité qu'ils sont censés refléter, on ne saurait les éliminer. Peut-on même espérer avec H. J. Lüsebrink amener l'opinion publique à avoir une vue plus objective du pays voisin? («von der fast unvermeidlichen Stufe stereotyp-einfacher Wahrnehmung des anderen Landes zu komplexeren, differenzierteren Formen der Fremdwahrnehmung zu gelangen» [10]). A mon avis, ce serait oublier le rôle des stéréotypes dans l'économie psychologique de l'individu et de la collectivité. Ne sont-ce pas des balises indispensables? Ne contribuent-ils pas à donner un sentiment de cohésion à la collectivité? Malheureusement la publicité, aussi bien commerciale que politique, exploite volontiers ce besoin primordial qu'a analysé la psychologie sociale. Même les enquêtes sociologiques risquent par la grille de leurs questions parfois trop simples de susciter plus de préjugés qu'ils n'en corrigent, comme le remarque fort justement H. J. LÜSEBRINK.

Plusieurs contributions sont consacrées à des intermédiaires, français (Villers, Drieu la Rochelle) et allemands (Heine, C. Einstein, Fontane), qui pour des raisons politiques ou professionnelles avaient été en contact avec l'autre pays et avaient cherché à transmettre leurs impressions ou leurs idées. M. DELON distingue deux types d'émigrés, l'un imperméable à la culture de l'autre pays parce que obnubilé par l'image du sien (c'était le cas des Allemands cités par G. R. KAISER, qui, après 1870, avaient jeté un coup d'œil sur la France par-dessus la frontière), l'autre vit son exil comme une expérience intellectuelle enrichissante, mais il est d'autant plus fasciné par l'altérité qu'il est déçu par son pays. C'est le cas de Ch. de Villers dont M. DELON étudie le parcours, en partie aussi de Heine et de Carl Einstein, historien d'art, romancier et poète, émigré à Paris en 1928, qu'étudie K. H. KIEFER. Objectivement, ni l'un ni l'autre type ne sont de bons intermédiaires, car leur optique est plus ou moins manichéenne. Ainsi Villers oppose une Allemagne idéale à une France décadente et se propose de faire connaître l'idéalisme allemand à ses anciens compatriotes afin de contribuer à régénérer la France. Certes, comme le rappelle K. H. KIEFER, l'écho que trouvent les intermédiaires ne saurait être un critère suffisant, mais il ne saurait être négligé. S'ils critiquent trop leur pays et louent trop l'autre, ils risquent de choquer et leur message ne passe pas, ce qui est le cas aussi bien pour Villers que pour Drieu la Rochelle (dont LÜSEBRINK analyse de façon pertinente l'image fluctuante de l'Allemagne nazie et ses composantes idéologiques). S'ils flattent leur compatriotes, ils trouveront certes plus d'écho, mais leur message conduit à les enfermer dans le ghetto du narcissisme chauvin. Pour l'émigré, tout dépend donc de la raison de son départ (exil ou exploration), et pour l'intermédiaire en général, de l'attitude envers son pays. A ces deux types d'intermédiaires, il faut donc en opposer un 3<sup>e</sup>, qui, ayant le sens de la relativité de ses propres valeurs, se montre ouvert et sensible aussi aux idées des autres, même si forcément lui aussi les juge selon des critères subjectifs, en fonction de son idéologie. Mais pour lui, la comparaison doit remplacer le contraste ou l'anathème et la description circonstanciée, la réduction qu'implique les stéréotypes; toutes deux peuvent lui permettre de prendre conscience de la particularité de son pays comme de la spécificité nationale des cultures, ce à quoi visent en fait les deux éditeurs du présent volume. L'exemple de Heine, dont D. OEHLER évoque la nouvelle image de Paris après la déception de 1848 (»enfer des anges, paradis des

diabes), mais aussi celui de C. EINSTEIN montrent en outre que les circonstances historiques amènent parfois l'intermédiaire à évoluer, passant p. ex. du premier type au troisième. Ainsi à travers plusieurs contributions on voit se dessiner la problématique de l'intermédiaire.

La rivalité intellectuelle entre les pays peut aussi avoir des effets heureux. Ainsi B. Favrot montre comment la France a essayé de relever le défi que lui lançait la science allemande en créant un certain nombre d'institutions telles que l'École Pratique des Hautes Études (1868) et l'École Française de Rome (1873-75). En 1945, dans l'immédiat après-guerre par contre, il n'y avait pas de place pour des relations culturelles. C'est ce qui ressort des souvenirs personnels de V. HELL, qui comme Alsacien avait connu le régime nazi de près avant d'être résistant, puis occupant. Vainqueurs et vaincus étaient séparés par l'interdiction de fraterniser et le principe de la responsabilité collective, d'autant plus qu'André Siegfried n'était pas seul à penser que le nazisme ne constituait pas un accident dans l'histoire allemande, qu'il correspondait au contraire à des tendances profondes du caractère allemand. Grâce à quelques Français, qui avaient su se libérer de ces préjugés, l'impérialisme culturel a cependant rapidement pu faire place à l'ouverture, sinon à l'échange culturels.

L'Alsace est présentée comme un cas particulier, car, comme au cours de l'histoire elle a tour à tour fait partie de l'Allemagne ou de la France, ses écrivains d'aujourd'hui n'idéalisent pas l'une pour l'opposer à l'autre; ils présentent au contraire volontiers une double image négative, rejetant, comme le montre E. HÖTZEL en évoquant les romans d'A. Weckmann et de J. Egen, aussi bien l'Allemagne wilhelminienne ou hitlérienne que la France jacobine pour leur opposer l'identité alsacienne qu'ils voudraient voir préservée.

Remplaçant le point de vue diachronique, par une coupe synchronique, Y. CHEVREL étudie de façon critique la réception du naturalisme français en 1892, année charnière puisque en France le naturalisme était à son déclin, tandis que l'Allemagne commençait seulement à s'engager dans cette voie. Alors que la critique allemande le combat en lui opposant les valeurs allemandes menacées et en confondant parfois critères esthétiques ou moraux et nationaux, le public l'accueille, comme il ressort du succès que connurent les traductions des romans de Zola, Daudet, Goncourt et Maupassant. Mais qu'eût fait le public sans intermédiaires, sans les traducteurs?

Si inégales que soient les contributions, ce petit livre présente ainsi bien des éléments pour une réflexion sur les différents aspects des relations culturelles entre la France et l'Allemagne, la nature et le rôle des intermédiaires, même si quelquefois la réflexion est noyée dans des informations diverses, biographiques, politiques et si souvent les lignes directrices du débat qu'annonce le titre ne sont sensibles qu'en filigrane.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Edith BERNARDIN (Hg.), Strasbourg et l'institution de l'État civil laïc au début de la Révolution française, Colmar (Editions d'Alsace) 1986, 387 S. (Société Savante d'Alsace et des Régions de l'Est, Collection ›Grandes Publications‹, 25).

Die Gelehrte Gesellschaft des Elsaß gibt eine Untersuchung heraus, die einmal mehr das regionale Selbstbewußtsein des Elsaß ebenso wie das fortgeschrittene Niveau seiner Geschichtsforschung demonstriert. Nachdem in den 1960er Jahren bereits detaillierte Studien zur Straßburger Bevölkerung in der zweiten Hälfte des 18. Jh. (von Susanne Dreyer-Roos) und über das politische Verhalten am Beginn der Revolutionszeit, speziell den Verkauf der Nationalgüter (von Roland Marx), erschienen sind, legt nun Edith Bernardin, Conservateur en chef honoraire der Universitäts- und Nationalbibliothek in Straßburg, ein Alterswerk vor, das ein Schlaglicht wirft auf die Sozialgeschichte der Straßburger Bevölkerung in der Revolutionszeit.